En quelques minutes, il avait foncé sur lui, et il avait cru, vraiment cru, qu'il allait le couper en deux comme avec une hache. Soulevée par une vague, l'étrave du daouéri s'était dressée au-dessus du boutre… mais une vague l'avait enlevé à son tour, et le daouéri s'était contenté d'arracher une partie du tableau arrière et toute la superstructure. Là, la colère l'avait pris. Il avait saisi un fusil et gueulé dans la tourmente qu'il allait tirer s'il ne s'éloignait pas… Quand il pensait à cet abordage — délibéré, c'est certain — il avait encore la chair de poule. Pourquoi avait-il fait ça ? Pour se venger de cette course à laquelle il l'obligeait ? Pour avoir seulement *raison ?* La bêtise de ce flic des mers était tout bonnement criminelle. Bien content si, à son retour à Djibouti, ce n'était pas lui qui se trouvait en position d'accusé ! Tard dans la nuit, Franz, qui désespérait à l'avance de trouver le sommeil, écrivit à sa soeur Ottla, en vacances dans leur résidence d'été familiale, pour la remercier de la carte reçue de Radešovice ce matin. « Figure-toi que grâce à ta carte, tu m'as rendu une matinée désespérée supportable par instants. Voilà la vraie manière de se frictionner et si cela te convient, nous continuerons de la pratiquer à l'occasion. » Il répondit à sa question de savoir s'il passait les soirées tout seul. (C'était oui.) Puis à celle, plus retorse, de savoir s'il avait enfin pris une décision au sujet de Berlin. (C'était non.) Répugnant à écrire le mot « fiançailles », il opta pour le mot « affaire ». Ajouta enfin une de ces phrases qu'il savait si bien manier, dont le mécanisme, en se découvrant à la lecture, était comme un coup de chapeau que le mort en soi donne au vif. « J'écris autrement que je ne pense, je pense autrement que je ne devrais penser et ainsi de suite jusqu'au fin fond de l'obscurité. » *Franz.*

Franz ne dormit pas mieux cette nuit-là que la nuit d'avant. Pour Gide ce fut carrément une nuit blanche. Pourtant, la veille, il triomphait. « Meilleure hygiène, meilleure santé, meilleur travail. » Sur le chemin de la gare, où il devait prendre le train pour Berlin, Franz posta la lettre à Ottla. Il s'était relevé dans la nuit afin d'ajouter la recommandation de ne la montrer à personne et de ne

pas la laisser traîner, ou alors de la déchirer en petits morceaux (avec une image qui la ferait rire, sûrement). En pleine montagne tibétaine, sur la route qui va de Louting k'iao à Houalin p'ing, Victor eut l'agréable surprise d'être rejoint par deux coolies qui arrivaient de Tatsienlou. Ils apportaient une boussole, une mire, un sextant, un hypsomètre, et quelques autres instruments que la légation leur destinait. Mieux vaut tard que jamais. Être livré comme ça, à domicile, sur le toit du monde, c'était d'un luxe ! « Un luxe, dit de Voisins, que seul pouvait encore s'offrir un pays comme la Chine — Dont l'empereur, compléta Jean Lartigue, est un enfant de l'âge de — De l'âge d'Yvon[1] », le coupa Victor. Ils cessèrent de rire. Tous trois, au fond, se désolaient que la Chine fût devenue une république. A Budapest, interpellé par la Chambre à propos de la question austro-serbe, le comte Tisza déclara qu'il fallait avant toute chose attendre les résultats de l'enquête judiciaire. La Chambre l'approuva. Sur la réunion des ministres à Vienne et les décisions qui y avaient été prises concernant une éventuelle démarche auprès de Belgrade, Tisza se montra on ne peut plus évasif. La Chambre s'inclina. Émile Henriot écrivit à Paul-Jean Toulet, Château de La Rafette, par Saint-Loubès (Gironde). « Mon cher Toulet, avez-vous toujours envie de quelques livres sterling, et voulez-vous faire quelques papiers aisés sur des sujets touchant les élégances, la mode, etc. — de si peu que ce soit, mais tout de même un peu ? » Suivaient des renseignements sur la *Gazette du Bon Ton,* la qualité du papier (de Hollande), ses collaborateurs peintres et écrivains (parmi lesquels Matisse et Giraudoux), le tarif auquel il payait ceux-ci (dix sols la ligne). A trois heures de l'après-midi Monfreid mouilla devant Ambabo. Vu l'état de la mer, il débarqua à la nage. Comme son client ne l'attendait pas avant le lendemain, il dut transporter le matériel — de grosses caisses de soixante kilos — avec ses propres hommes. Le travail, harassant, rendu plus difficile encore par les vagues déferlantes ainsi que les galets et les récifs, dura près de cinq heures. Au cours de celui-ci, Monfreid, fatigué par les aller-retour, laissa échapper une caisse qui lui écrasa un orteil du pied droit. Une autre fois, ce fut un coquillage qui lui fendit le pied gauche. Il repartit aussitôt par vent ouest. Il souffrait énormément. Comme sa pharmacie était à Mascali, il pensa y mouiller, si toutefois il y arrivait avant le jour. M. d'Apchier de Maugin, Consul général de

[1] . P'u Yi avait en effet huit ans, comme Yvon Segalen.

France à Budapest, fit part télégraphiquement à son ministre des doutes sérieux qu'il éprouvait concernant la volonté réelle des Hongrois de temporiser. Ce qui lui mettait la puce à l'oreille est que la presse, jusque-là très virulente, était soudainement devenue prudente et raisonnable. Cela sentait le mot d'ordre. Pis, le coup fourré. Car, dans le même temps, la population ici croyait à la guerre, et il tenait de sources sûres, diverses et concordantes, que des canons et des munitions étaient acheminés chaque jour vers la frontière. En outre, la Bourse, en bon baromètre de l'opinion, enregistrait le cours le plus bas de la rente hongroise depuis son émission. « Le Gouvernement », résumait le diplomate, « soit qu'il veuille sincèrement la paix, soit qu'il *prépare un coup,* fait maintenant tout son possible pour calmer ces inquiétudes. » Le train en provenance de Prague arriva à l'heure prévue à la gare d'Anhalt, à Berlin. Sitôt sorti, sa valise noire à la main, Franz traversa un petit square le long duquel étaient rangés les taxis en attente, impeccablement alignés le long des rails du tramway, avec cette amusante galerie grillagée pour les bagages, qui débordait au-dessus du chauffeur. Longeant le square sur sa gauche, il se dirigea d'une démarche tranquille vers l'entrée de la Königgrätzerstrasse, où se trouvait l'hôtel, au 21. Il avait pris l'habitude d'y descendre, lorsqu'il se rendait à Berlin. Il préférait. Le personnel le connaissait à présent, du moins les membres de celui-ci auxquels il avait donné un pourboire. On le bouscula, s'excusant à peine. Ces Berlinois ! Toujours pressés, rapides, efficaces. Kraus les avait merveilleusement croqués… L'*Askanischer Hof* était à deux pas.

« Foutez le camp ! cria Lavigne, se précipitant au-devant de Monfreid qui montait vers lui en boitant. Le daouéri est mouillé de l'autre côté de l'île ! » Il roulait des yeux effrayés, et montrait du doigt l'arrière de la maison comme si le garde-côte, d'un bond, avait pu sauter par-dessus le relief de Mascali, pour prendre Monfreid sur le vif. Dans la nuit (il était trois heures du matin), l'affolement est contagieux. Sans un mot, Monfreid fit demi-tour.